

médiocres illusions pour ne pas entraîner d'approuver aux doctrines d'opposition des impies, et de conspirer avec eux la perte de l'Italie.

Mais vous n'ignorez pas, Vénérables Frères, que les principaux auteurs de cette détestable machination ont pour but de pousser les peuples, agités par tout vent de perverses doctrines, au bouleversement de tout ordre dans les choses humaines, et de les livrer aux criminels systèmes du nouveau Socialisme et du Communisme. Or, ces hommes savent et voient, par la longue expérience de beaucoup de siècles, qu'ils ne doivent espérer aucun assentiment de l'Eglise catholique, qui, dans la gare du dépôt de la Révélation divine, ne souffrira jamais qu'il soit rien retranché aux vérités proposées de la Foi ni qu'il y soit rien ajouté. Aussi ont-ils formé le dessein d'attirer les peuples italiens aux opinions et aux conventions des protestants, dans lesquels, répétent-ils sans cesse afin de les séduire, on ne doit voir autre chose qu'une forme différente de la même vraie religion chrétienne, où l'on peut phaire à Dieu aussi bien que dans l'Eglise catholique. En attendant, ils savent très-bien que rien ne peut-être plus utile à leur cause impie que le premier principe des opinions protestantes, le principe de la libre interprétation des saintes Ecritures, par lequel particulier de chacun. Ils ont la confiance qu'il leur deviendra plus facile, après avoir abusé d'abord de l'interprétation en mauvais sens des Lettres sacrées pour répandre leurs erreurs, comme au nom de Dieu, de pousser ensuite les hommes, enflés de l'orgueil licencieux de juger des choses divines, à révoquer en doute même les principes communs du droit et de l'honnêteté.

Puisse l'Italie, Vénérables Frères, puisse l'Italie, où les autres nations ont toujours puiser les eaux puras de la sainte doctrine, par ce que le Siège apostolique a été établi à Rome, ne pas devenir pour elles désormais une pierre d'achoppement et de scandale ! Puisse cette portion chérie de la vigne du Seigneur ne pas être livrée en proie aux bêtes ! puissent les peuples italiens, ayant lu la démission à la coupe empoisonnée de Babylone, ne jamais prendre des armes parallèles contre l'Eglise Mère ! Quant à nous et quant à vous, que Dieu, dans son jugement secret, a réservés pour ces temps de si grand danger, gardiens-nous de craindre les roses et les attaques de ces hommes qui conspirent contre la foi de l'Italie, comme si nous avions à les vaincre par nos propres forces, lorsque le Christ est notre conseil et notre force le Christ, sans qui nous ne pouvons rien, mais par qui nous pouvons tout. Agissez donc, Vénérables Frères, veillez avec plus d'attention encore sur le troupeau qui vous est confié, et faites tous vos efforts pour le défendre des embûches et des attaques des loups ravisseurs. Communiquez-vous mutuellement vos desseins continus, comme vous avez déjà commencé, d'avoir des réunions entre vous, afin qu'après avoir découvert, par une commune investigation, l'origine de nos maux, et, selon la diversité des lieux, les sources principales des dangers, vous puissiez y trouver, sous l'autorité et la conduite du Saint-Siège, les remèdes les plus prompt, et qu'ainsi, d'aujourd'hui, avec nous, vous appliquiez, avec l'aide de Dieu et avec toute la vigueur du zèle pastoral, vos soins et vos travaux à rendre vain tous les efforts, tous les artifices, toutes les embûches et toutes les machinations des ennemis de l'Eglise. (A continuer.)

La Californie.

Suite et fin.

En 1745, on comptait dans la Vieille-Californie 25,000 Indiens convertis et seize missions, ayant chacune plusieurs chapelles. Ces populations étaient heureuses et avaient aux Pères la connaissance de l'agriculture et d'une foule d'arts utiles. Mais ces résultats précieux pour la religion et l'humanité ont été détruits par les merveilleux que le même Ordre opérait au Paraguay, et M. Gómez Iñaki n'a pu considérer que quelques lègues aux Réductions de la Californie, tout était grand délabrement, ses richesses, tant étaient nombreuses les matières qu'il avait accumulées pour la belle histoire des Jésuites. Roberson accuse la Société de Jésus d'avoir donné une fausse idée de la Californie, d'avoir déprécié notre mesure sa stérilité, ainsi d'y conserver une autorité absolue sur les Indiens. Mais Roberson voulait plaire à Voltaire ; le ministre croyait, le prédicateur de la foi chrétienne, ambitionnait les louanges de l'ennemi le plus ardent du christianisme, et sa rigidité puritaine ne rougit pas de faire sa cour à une Alme, du Bellant pour arriver jusqu'au philosophe. Voici ce que la célèbre intrigante écrit à Voltaire de la part de Roberson : "Il voudrait vous faire honneur de ses ouvrages ; je me suis chargée de vous en demander la permission... Son respect et sa vénération pour vous sont extrêmes." — M. de Humboldt, protestant aussi, mais qui a vu par lui-même, rend un éclatant hommage aux Jésuites et les justifie de l'accusation portée par l'historien de l'Amérique : "Les établissements des Pères, dit le savant Prusse, furent reconnaissables la grande aridité de la Californie, et l'extrême difficulté de la cultiver." Nous-mêmes, nous avons tiré la plupart de ces faits d'un auteur protestant, M. Faruham, qui, racontant ses impressions de voyage en Californie, ne craint pas de consigner douze chapitres à décrire les belles missions de ce pays. Elles devaient avoir le sort de toutes les mœurs des descendants de saint Ignace. En 1767 naît au Mexique l'ordre de Charles III, par lequel les jésuites espagnols de toutes les parties du monde doivent être saisis le même jour et exilés pour l'Italie. Les Pères n'opposent pas de résistance aux soldats qui viennent les gêner. Au lieu de se prévaloir de leur puissance sur les Indiens pour conserver la liberté, ils recommandent la résignation aux bons sauvages et quittent la terre qu'ils ont arrachée de leurs sœurs et de leur sang au milieu des pleurs des habitants.

A San-Blas, le vaisseau débarque les jésuites captifs qui s'y rencontrent avec les Franciscains envoyés pour les remplacer en Californie. Le père Juniper est à la tête de seize religieux, et les convertis ne restent qu'une année privés de secours spirituels. Mais habitués aux robes noires qu'ils éléguaient tant, les indigènes ne savent accorder une égale confiance aux robes grises. De cette époque date la decadence des missions de la Vieille-Californie.

Les disciples de saint François d'Assise devaient avoir plus de succès près des peuples qui n'avaient pas encore connu de missionnaires. Les progrès de la navigation portent l'attention sur la Nouvelle-Californie, où la terre produit quatre moissons par an, et où se rencontrent deux rades spacieuses pour les vaisseaux. Les Franciscains se dirigent de ce côté, et de 1768 à 1822, ils fondent le long des côtes, vingt-neuf missions, dont les principales sont Saint-François, Monterey et Saint-Diégo. Les Pères gouvernaient 75,000 Indiens convertis, et pourraient à leur habileté et à leur instruction (Jacques de ces missions possédait jusqu'à cent mille têtes de bétail, chevaux sauvages, buffles ou moutons, qui paissaient dans les grasses vallées du San-Jonchim, les peaux de ces précieux animaux étaient la fortune de la colonie. Chaque année des navires d'Europe venaient débarquer aux ports de Saint-François et de Monterey les colliers, les étoffes, les quincailleries que les Pères distribuaient à leurs Indiens, donnant en échange les cornes et les peaux que l'on avait recueillies pour ce trafic. Tant que l'Espagne possédait le Mexique, elle eut la sagesse de ne s'immiscer en rien dans le gouvernement des deux Californies, qu'elle laissa entièrement aux Franciscains. De 1810 à 1821, le régime combatif pour son indépendance réussit à se séparer de l'Espagne. La Californie seule resta fidèle jusqu'en 1825. Mais à cette époque, le général Echandia arriva à Monterey à la tête d'un corps d'armée. Il visite successivement les missions, rassemble les Indiens et leur annonce qu'ils sont citoyens libres de la grande-confédération mexicaine ; il leur fit la déclaration des Droits de l'Homme et les engage à refuser toute obéissance aux Pères et à prêter serment de fidélité à la république. Sur leur refus il brisa un grand nombre puis il fit entre les Indiens le partage des champs et des troupeaux qui appartenaient aux missions. Ce qui suffit amplement à la communauté, devient bientôt insuffisant pour évincer des membres. À la suite des Mexicains, une nuée de commerçants s'est abattue sur la Californie. Les Indiens, privés de leurs Pères, sont corrompus par les loueurs féroces. Pour une boîte d'eau-de-vie, ils donnent cent peaux de buffles et sont de leurs troupeaux une boucherie stérile, pour la seule satisfaction de leurs grossiers penchans. En 1835, la direction des affaires temporelles de la colonie est enlevée aux Pères et remise aux mains d'officiers du Gouvernement. L'année suivante, les Califoniens émancipés profitent à des loix d'Echandia et se déclarent indépendants du Mexique. L'anarchie règne dans ces contrées naguère si tranquilles, et depuis cette époque jusqu'au moment présent, ce ne sont que révoltes et contre-révoltes.

Les citoyens des Etats-Unis ont profité de ces dé-ordres pour s'introduire dans un pays où les appelaient la merveilleuse fertilité du sol. Les colons américains se sont multipliés dans ces dernières années aux environs de San-Francisco et de Monterey ; ils ont préparé les habitants, les de perturbation, à l'idée de se faire annexer aux Etats-Unis. Aussi le commissaire Stockton n'a-t-il pas eu à brûler une armoire quand il s'est présenté avec son escadre pour prendre possession de la Californie. — En 1840, Grégoire XVI, voulait renouveler quelque ordre dans les missions délaissées, il érige la Californie en diocèse, et c'est Mgr. Francisco Garcia Diego qui en est l'évêque, ayant encore sous ses ordres 60 prêtres franciscains. La religion n'a pas lieu de s'alarmer de voir cette contrée changer de maîtres. La république américaine fait regner partout où elle s'établit l'ordre et la vraie liberté, et l'Eglise n'a jamais craint que la servitude. Contrasté avec les paroisses paroissiales que le même Ordre opérait au Paraguay, et M. Gómez Iñaki n'a pu considérer que quelques lègues aux Réductions de la Californie, tout était grand délabrement, ses richesses, tant étaient nombreuses les matières qu'il avait accumulées pour la belle histoire des Jésuites. Roberson accuse la Société de Jésus d'avoir donné une fausse idée de la Californie, d'avoir déprécié notre mesure sa stérilité, ainsi d'y conserver une autorité absolue sur les Indiens. Mais Roberson voulait plaire à Voltaire ; le ministre croyait, le prédicateur de la foi chrétienne, ambitionnait les louanges de l'ennemi le plus ardent du christianisme, et sa rigidité puritaine ne rougit pas de faire sa cour à une Alme, du Bellant pour arriver jusqu'au philosophe. Voici ce que la célèbre intrigante écrit à Voltaire de la part de Roberson : "Il voudrait vous faire honneur de ses ouvrages ; je me suis chargée de vous en demander la permission... Son respect et sa vénération pour vous sont extrêmes." — M. de Humboldt, protestant aussi, mais qui a vu par lui-même, rend un éclatant hommage aux Jésuites et les justifie de l'accusation portée par l'historien de l'Amérique : "Les établissements des Pères, dit le savant Prusse, furent reconnaissables la grande aridité de la Californie, et l'extrême difficulté de la cultiver." Nous-mêmes, nous avons tiré la plupart de ces faits d'un auteur protestant, M. Faruham, qui, racontant ses impressions de voyage en Californie, ne craint pas de consigner douze chapitres à décrire les belles missions de ce pays. Elles devaient avoir le sort de toutes les mœurs des descendants de saint Ignace. En 1767 naît au Mexique l'ordre de Charles III, par lequel les jésuites espagnols de toutes les parties du monde doivent être saisis le même jour et exilés pour l'Italie. Les Pères n'opposent pas de résistance aux soldats qui viennent les gêner. Au lieu de se prévaloir de leur puissance sur les Indiens pour conserver la liberté, ils recommandent la résignation aux bons sauvages et quittent la terre qu'ils ont arrachée de leurs sœurs et de leur sang au milieu des pleurs des habitants.

Rome et la Papauté, par M. Villemain.

M. Villemain vient de faire paraître une nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, de son ouvrage, publié il y a bien des années, sur la chute du paganisme et les origines de la société chrétienne. *Le tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle*, est une histoire pleine de vie et d'éclat des lettres et des mœurs, à l'usage des époques les plus extraordinaires de la société catholique. Nous nous proposons de rendre compte, très-précisément, de ce beau travail, l'un des plus remarquables qui soient sortis de la plume du célèbre écrivain. Mais, dès aujourd'hui, nous avons besoin de placer sous les yeux de nos lecteurs quelques lignes extraites de l'admirable préface de M. Villemain, et qui lui méritent les sympathies de tous les vrais chrétiens :

L'événement qui a fait naître l'admiration des peuples civilisés, la grande pensée du Pontife qui est venue bénir et sauver, non pas un conquérant à Notre-Dame, mais le prince de la liberté moderne dans le monde, et avec elle les États fondés sur sa puissance, ce spectacle ne peut laisser personne indifférent. Il écarte la controverse, il rend la violence injuste autant que superficie. Il montre que ce qui est donné de respect à l'autorité religieuse, loin d'être quelque chose à la liberté... lui apporte une sanction de plus.

Devant cet exemple, qui ne paraît une innovation que parce qu'il est un retour à l'inspiration la plus antique, pouvant-on crain-

dre de redire combien la primauté spirituelle de Rome avait été, dès l'origine, le secours de tous les opprimés ?...

"Rome ne peut redevenir la capitale politique d'un grand Etat, précisément parce qu'elle doit rester la métropole religieuse du monde. Le jour où le pontificat suprême lui a été donné, il a été entendu qu'elle n'aurait plus ni sujet diplomatique, ni forum.

"Si depuis quinze siècles, la souveraineté papale n'a pu demeurer à Rome à côté de la tiare ; si le droit ni la conquête n'ont pu l'y maintenir ; si le pouvoir impérial s'est toujours retiré de l'ordre ou de la grâce à Constantinople, à Milan, à Pavie, au lieu où le Pape n'était pas, la puissance élective de la législature, cette grande partie de la souveraineté moderne, ne saurait non plus s'établir au lieu où le Pape doit régner. Le Souverain-Pontife, qui n'est prince que pour être libre, et pour ne donner à aucun territoire étranger le privilège de sa présence, à aucun pouvoir le droit de le protéger, peut montrer dans le gouvernement temporal de sa grande cité romaine le plus sage des principes... Il peut donner aux provinces de l'Etat romain des libertés locales, une administration civile. Mais il ne peut pas constituer à Rome une tribune et tout l'appareil du gouvernement représentatif. Il ne doit pas plus être le stathouder d'une démocratie, que le kâlifa doublement absolu d'un grand Etat. Si une autre volonté que la sienne pouvait disposer de Rome, Rome ne serait plus un asile inviolable et neutre. Ceux qui soutiennent le plus la condition indésirable de la chaire apostolique, n'ont jamais prétendu que sa puissance temporelle fut infallible. Mais il faut qu'elles soit indépendante....

"Que le goût de l'uniformité constitutionnelle ne fasse pas néanmoins certaines fois la nature humaine et de l'histoire... *Pie IX n'est pas Rienzi et ne doit pas lui faire plaisir.* Car Rienzi, même sous une forme plus moderne, ne serait plus aujourd'hui dans Rome plus puissant et moins éphémère qu'au moyen-âge.

"La tribune impérissable de Rome, celle que l'épée ne hache pas, qui survit à la force barbare et à la force éclaircie qui avait révolté Attala, et dont la résistance prépara la chute de Napoléon, c'est la chaire pontificale s'adressant à tous du sein de la grande cité de la captivité, du Vatican ou de Fontainebleau !

Que sous cet abri s'affranchissent des libertés publiques... administratives. Mais que jamais le peuple de Rome ne veuille, par l'assassinat, asseoir son droit le plus précieux, celui qui a converti et favorisé les progrès humains de l'Italie. Il tomberait dans cette anarchie exposée à tous les hasards, telle que la vit le commencement du moyen-âge ; où il essayerait encore cette République, qui ramènerait pour lui Cesar, car même qu'il possède une armée étrangère. Rome est un but d'ambition trop grand pour rester hors d'atteinte, s'il n'est suivi ; et il ne peut l'être qu'en la personne du Pontife et sous la défense de ceux qui entourent son pouvoir d'un respect religieux. Rome, si elle n'est la cité du Pape, heureuse et libre par lui, est une capitale sans empire, et comme on le disait du temps d'Athée, LA TÊTE COUPEE DE L'ANCIEN MONDE."

Ce remarquable fragment, imprimé dans *le journal de l'année dernière* peut donner une idée de la hauteur de vue et de la fermeté de style dont M. Villemain a fait preuve dans ce dernier travail. Tout le monde le lit avec admiration, et il profitera à tout le monde.

Nouvelles de Rome.

Extrait de la correspondance particulière de l'Univers.

Naples, 24 décembre 1849.

"Je ne vous écris aujourd'hui que deux mots, parce que je me rends à Caserte, où le Souvenir-Pontife va célébrer le fest de Noël. Il reviendra à Portici après demain, 26.

"Je vous envoie une magnifique Encyclique que le Saint-Pape vient d'adresser aux Evêques d'Italie.

"Il est très-sérieusement question du retour de Pie IX à Rome pour le 15 janvier.

A Rome on fait tous les préparatifs pour le recevoir, et à Portici tous ceux du départ. Le Pape veut absolument revoir son peuple et sa capitale, d'autant qu'il s'en remet à Dieu pour tout ce qui pourra arriver. Sa volonté à cet égard est annoncée de telle manière qu'il est difficile de croire que cette fois le départ soit encore ajourné. La seule chose qui donne des inquiétudes est le retard qu'éprouve le projet d'emprunt. On croit cette affaire conclue, elle est loin de l'être, et on ne sait comment sera le Pape pour s'en aller ainsi sans avoir les fonds sur lesquels on compte et qui lui seraient si nécessaires. Quant à la question de l'armée pontificale, il est évident qu'elle offre trop de difficultés pour être résolue avant longtemps. Attendre qu'elle le fût pour rentrer à Rome, ce serait ajourner le retour indéfiniment.

On écrit de Rome à la même date :

"Nous sommes dans la joie : le Saint-Pape revient. Les personnes qui par leur position sont le mieux informées en donnent toutes hautement l'assurance. Le frère du Pape, le comte Gabriel, et son neveu Louis sont déjà ici, établis au Quirinal. Ce retour, personne n'en doute, rendra la paix à notre pauvre Rome. L'opinion, depuis quelque temps, s'est singulièrement modifiée. La majorité des hommes connus sous le nom de libéraux moderates, qui couvraient bien le Pape, mais de poignard de sa souveraineté, et qui étaient une

done, et salueront avec joie le retour du Souverain-Pontife. Ils savent d'ailleurs que l'intention bien arrêtée de Pie IX est de donner les libertés municipales et provinciales les plus larges. Les plans dressés sont la direction du Pape par le cardinal Antonelli sont connus, et tout le monde se réjouit au fait de reconnaître qu'ils sont d'un libéralisme à essayer même votre République. On connaît qu'un de vos envoyés français en ayant manifesté son étonnement au Saint-Pape, Pie IX aurait répondu : Ce que la France ne peut pas donner sans danger en fait de libertés municipales et provinciales, je vais le donner à mon peuple, précisément parce qu'il n'a pas et qu'il ne peut pas avoir les mêmes libertés politiques que les Français."

Si les libéraux honnêts reviennent, le peuple, croirez-le bien, ne restera pas non plus en arrière. Le peuple romain a joui de la République, comme autrefois les esclaves jouissaient des saturnales, sachant fort bien que cela ne devait pas durer ; il sait que le carnaval révolutionnaire est fini, il trouve même que cette orgie a duré trop longtemps ; il en est époussé et il bénira le retour de son père, qui ramène avec lui l'ordre et la tranquillité dont tous ont si grand besoin.

Nouvelles et Faits Divers.

RECENSEMENT DE MONTREAL. — Des personnes ont été nommées par le conseil de ville pour faire un recensement de la ville, en vertu d'un Acte de la 10^e et 11^e vict. ch. 14. Ces personnes ont dû commencer leurs travaux hier. Les citoyens ne sont pas sans connaître qu'il est de la plus grande importance que ce recensement soit correct ; ils doivent suivre aussi qu'il peut être imposé une pénalité contre ceux qui refusent de donner les statistiques demandées ou qui en donnent d'inexactes ou fausses.

LA TRANSLATION DU SIEGE DU GOUVERNEMENT. — Une dépêche de Lord Grey en date du 1er janvier 1850, approuve le Gouverneur d'agréer suivant l'opinion des représentants du peuple de cette province, en changeant le siège du gouvernement.

ACCIDENT. — A Ste. Ursule, un jeune homme du nom de Paquin a été tué d'un coup de corne qui révolta.

ACCIDENT. — Trois jeunes enfants qui patinaient dimanche dernier sur le Canal De-jardins disparaissent tout-à-coup sous les glaces et se noyèrent tous trois. Leurs noms étaient James et David Bigelow, et James Rychnan.

PROMOTIONS. — Nous voyons par le dernier numéro de la *Gazette Officielle* que M. Louis Pichot Comte est nommé Major du 1^e Bataillon ; M. Jean-Bernard, Lieutenant du 10^e Bataillon ; M. E. Soupris et M. Paul Bertrand, Lieutenant Colonels, le premier du 1^e Bataillon et le 2^e du 3^e Bataillon du Comte de Longueville.

ASSISTANT COMMISSAIRE DES TRAVAUX-PUBLICS. — Il paraît certain que M. Wetenhall, M. P. P. pour Halton, devra être le successeur de M. Cameron. Cette nomination doit le faire une satisfaction générale à nos amis du Haut-Canada ; les habitudes actives de ce monsieur et sa connaissance des affaires rendra précieuse son entrée au ministère.

M. Wetenhall. — M. Wetenhall avait accompagné l'hon. E. P. Tafté, en 1848, dans sa visite sur une partie des Travaux Publics du Haut-Canada.

DINER PUBLIC.</